

Les acquisitions lexicales : l'exemple des noms de *peur*

Caroline Masseron, Metz, Celled, *Pratiques*

Deux « exempliers » complètent la matière de cet exposé :

- le premier commence par « la peur comme expérience émotionnelle » : exemplier 1 (E1)
- le second est un ensemble de documents « lexicographiques » : exemplier 2 (E2)

Préambule : l'enquête sur frayeur

Les participants à ces journées d'étude ont été soumis, rapidement, de façon anonyme et sans explication particulière, à la consigne d'activité lexicographique que voici : *définissez et illustrez le nom* FRAYEUR. Plusieurs objectifs à ce petit exercice : **a)** construire un exemple disponible et actif en arrière-plan, tout au long de l'exposé qui porte plus généralement sur les noms de *peur* et plus abstraitement sur la construction sémantique du concept de peur. **b)** susciter une situation d'auto-observation réfléchie de la langue et ainsi reporter, par le biais de cette simulation, son attention sur la nature des tâches définitionnelles qu'on demande aux élèves. **c)** constituer un petit corpus sur le nom *frayeur* qui permette de comparer les productions obtenues auprès d'un public doublement expert (maîtrise de la langue, connaissance des questions soulevées par l'enseignement de la langue). **d)** se souvenir que *frayeur* est inclus dans une série de synonymes dont *peur* peut être, aujourd'hui, considéré comme le générique. **Frayeur est une espèce de peur (genre > générique).**

Avant de revenir plus précisément sur la justification du nom retenu, *frayeur* (en effet, pourquoi pas *peur* lui-même, ou *horreur*, ou *terreur* ou *crainte*), sur le dépouillement de l'enquête et l'analyse sommaire des résultats obtenus, je voudrais livrer ces quelques observations générales¹ :

- La trentaine de réponses recueillies fait immédiatement apparaître une certaine **homogénéité des réponses** : longueur, organisation et contenu diffèrent assez peu. Ce qui ne saurait surprendre, étant donné le savoir faire lexicographique attendu de la part des experts sollicités ; étant donné également le lexème à définir : *frayeur* fait partie du vocabulaire courant et actif, maîtrisé par chacun d'entre nous. Le sérieux des réponses était prévisible : je l'associe au contexte et aux représentations que chacun se fait de sa présence à ces journées d'étude et de sa *professionnalité* ; par conséquent on imputera au manque de temps, à une consigne mal entendue, qui n'était pas assez claire ou qui aurait dû être rappelée en temps utile, enfin plus simplement à l'oubli, le fait qu'une autre trentaine de réponses n'aient pas été « rendues ».
- Des différences de traitement sont néanmoins observables et la **variété des réponses** justifie un traitement comparatif, si rudimentaire soit-il. La comparaison permet de procéder à un classement des réponses, sur la base de deux séries de paradigmes : les *génériques* qui catégorisent *frayeur* et les *expansions du nom générique qui spécifient de quelle (sorte de) peur* il s'agit. On relève avec intérêt que cette variété renvoie à celle, bien plus nette, qu'on rencontre quotidiennement dans les classes.
- L'activité lexicographique à laquelle les participants sont soumis montre combien il est délicat, lors d'une situation de production effective, de statuer sur la frontière entre *épilinguistique* et *métalinguistique*. Au point qu'on serait tenté de dire que, ici, la production est épilinguistique tout en s'appuyant sur des opérations méta-lexicales².

J'ajouterai pour le plaisir qu'une réponse (1. *je ne fraye pas avec la peur*) est à mi-chemin entre le pastiche savant (Michel Leiris : *Glossaire*, « *j'y serre mes gloses* ») et la boutade

¹ Je fais figurer les réponses recueillies à la fin de ces pages d'exposé, les incluant dans une série d'*annexes*.

² J.-E. Gombert 1990.

enfantine des petits garçons quand ils sont interrogés sur la peur (*j'ai jamais peur, j'ai peur de rien, tu me fais même pas peur*).

Introduction : comment interroger l'intitulé de l'exposé (les acquisitions lexicales portant sur un champ sémantique identifié, la peur) de manière à le rapporter à une problématique didactique, en l'occurrence une problématique qui débouche sur des objets d'enseignement et des objectifs d'apprentissage, appliqués à une matière (lexicale) préalablement définie et à des relations lexicales elles-mêmes connues (la synonymie) ?

Essayons tout d'abord d'interroger les liens à faire entre des acquisitions lexicales données (la synonymie des noms de *peur*), c'est-à-dire – apparemment – des acquisitions bien circonscrites (« le vocabulaire » d'un certain genre d'émotion) et le cadre beaucoup plus large de la compétence langagière, de sa formation et de son évolution.

Compte tenu de ce que l'on sait que sont les acquisitions lexicales – leurs propriétés, leurs spécificités³ – telles qu'elles sont impliquées par le processus plus général de *développement du langage*, étant donné par ailleurs le sous-système lexical qui m'intéresse ici – constitué par les noms de *peur*, leurs dérivés et le lexique-grammaire des constructions fondamentales – et qui se décrit *en langue* comme un réseau de relations (dérivation, synonymie, généricité, polysémie, etc.), peut-on, et si oui comment, formuler *les objectifs didactiques* que l'on fixe à une séquence d'enseignement dont l'objet serait pour des élèves d'un âge donné d'augmenter la disponibilité et la justesse du vocabulaire de la *peur* ? Je reformulerais la question en ces termes : quels sont les enjeux d'apprentissage ou de développement des capacités langagières d'un enseignement qui s'est donné comme objet didactique d'augmenter la disponibilité et la justesse du vocabulaire de la *peur* ?

Pour me résumer, je retiendrai qu'il nous faut des réponses aux questions suivantes :

- Que sait-on que sont les acquisitions lexicales dans un cadre théorique général du développement du langage (impliquant le développement cognitif et les transformations corrélatives de la mémoire sémantique) ?
- En quoi consiste plus précisément, au plan sémantique, le sous-système lexical des noms de *peur* ? Peut-on lui supposer un nombre limité de représentations sémantiques stables et identifiées qui permettent d'interpréter le réseau de relations conceptuelles comme des projections qui structureraient les applications lexicales du concept-noyau de *peur* ?

Mais en l'état, la problématique est incomplète si elle est privée de sa composante centrale, *l'élève (les élèves)*. L'élève doit être compris d'une part comme un *sujet psychologique* (âge, mémoire, capacités langagières) dont nous voulons que ses compétences lexicales s'affinent ; mais il est aussi un *sujet socialisé, hors de et dans* l'école ; autrement dit il est impliqué dans un certain environnement culturel fait d'expériences de vie (comprenant les expériences verbales et émotionnelles) et de ressources livresques, filmiques, etc., les unes et les autres de ces expériences supposant des interactions (communication, expression) avec des adultes ou des pairs. Que l'analyse soit psychologique ou sociologique, on admettra que « la peur » – en tant qu'elle est émotion *et* topos culturel – s'inscrit dans les deux champs disciplinaires avec une égale importance.

Par ailleurs, la définition d'objectifs didactiques nécessite que l'on détermine un domaine de réalisation dominante : les acquisitions lexicales prennent-elles effet en réception plutôt qu'en production, à l'écrit ou à l'oral, en contexte de fiction ou non ? Ces alternatives ne sont pas des choix obligatoires mais elles invitent, simplement, à *clarifier ce qu'on fait et ce qu'on attend de ce qu'on fait*. Dans notre profession, on sait combien il est important de chercher à anticiper sur les réponses possibles des élèves et les représentations qui confèrent à ces

³ G. Bramaud du Boucheron, 1981. J.-E. Gombert, 1990. M. Kail et M. Fayol, eds, 2000.

réponses des formes parfois singulières ou erronées (*inattendues*). Pour l'enseignant, se projeter dans la tâche demandée consiste à délimiter, hypothétiquement, un espace (horizon) d'attentes, de possibles, et non pas à fermer l'horizon par *la* réponse, voulue et préconstruite.

Ces nouvelles composantes du problème soulevé s'apparentent à la notion de *capacités et de besoins langagiers identifiés*, paramétrés à la fois par les caractéristiques des élèves que je prends en compte et par les situations de travail auxquelles j'envisage de les confronter et que je mets en œuvre. Je dois en quelque sorte procéder à un double *diagnostic des usages et des emplois du nom* peur, de ses équivalents et des entrées lexicales qui lui sont associées. Ce diagnostic comporte en effet deux volets : le premier est celui des productions langagières des élèves ; le second volet s'intéresse aux occurrences d'emploi des lexèmes de la *peur* dans les discours, qu'il s'agisse des discours fictionnels ou non (presse notamment).

Efforçons-nous de reformuler ce nouvel état du problème en ajoutant les questions que voici aux précédentes :

- Quelles sont les caractéristiques scolaires, socioculturelles et psycholinguistiques des élèves auxquels on destine une séquence d'enseignement sur les noms de *peur* ? par exemple pour prendre une question très simple, si j'ai affaire à des adolescents comment réagissent-ils à un film tel que *Shining* ou à certaines nouvelles de Maupassant ? ont-ils ces adolescents une pratique des romans de Stephen King, des films d'horreur, et si oui laquelle ? si j'ai affaire à des enfants plus jeunes, je pourrai m'interroger et les interroger de même sur les figures et les situations qu'ils associent le plus spontanément à la peur (la forêt et le loup par exemple font-ils encore recette⁴ ?). Parallèlement, je pourrai m'enquérir des pratiques verbales les plus usuelles, orales et familières, concernant la peur : *ça craint, avoir les jetons, la pétoche, les chocottes, la trouille*, etc.
- Les capacités et besoins langagiers des élèves sont-ils descriptibles à partir d'un (seul) ou de plusieurs diagnostics ? et, si l'on fait l'hypothèse que ces diagnostics sont utiles, comment les conduire et quels choix opérer : réception ou production, diagnostic instantané et unique ou réitéré et diversifié, à l'oral ou à l'écrit ? J'ai finalement renoncé à en faire figurer dans le matériel distribué, craignant les effets de facilité et de modèle figé. Des questionnaires de représentations initiales sont, me semble-t-il, ouverts à tous les changements et surtout, ils doivent rester éphémères, « légers ». Ils comptent moins que les réponses à analyser auxquelles ils donnent lieu.
- Sait-on identifier, décrire *une erreur lexicale* – en réception ou en production – qui mette en cause directement le sous-système de la *peur*, par l'intermédiaire de l'une de ses unités ? L'erreur décrite est-elle passible d'un jugement de fréquence et/ou de gravité ? Porte-t-elle la trace d'une *relation sémantique* en cours de formation ? Manifeste-t-elle éventuellement une *trace d'évolution* de la langue ?
- Les occurrences de *peur* dans les discours effectifs, ou leur *absence* dans un contexte où on les attend : comment les appréhender, compte tenu de la disparité et de la multiplicité des discours produits qui sont susceptibles de satisfaire cette recherche d'occurrences ?

⁴ Cf. les questions que nous nous posons, avec Marceline Laparra, sur les scènes-*archétypes* de la peur et les spécificités de leur inscription culturelle. Le modèle anglo-saxon de l'horreur et du surnaturel (le cimetière, le fantôme, le revenant et la maison hantée) contre le modèle français de la forêt profonde et de la rencontre avec le loup (*Chèvre de Monsieur Seguin, Trois petits cochons, Petit Chaperon Rouge*) ? Bram Stoker, Dickens et Walter Scott contre La Fontaine, Perrault, Victor Hugo, si l'on veut schématiser l'opposition... Les *Contes* d'Hoffmann et l'angoisse étrange de *L'homme au sable* constituerait un troisième pôle ? On voit bien en tout cas que de telles suppositions inclinent à « figurer » le danger, à l'incarner : vampire, fantôme, loup, père fouettard. L'une des questions soulevées consiste alors à se demander si le requin des *Dents de la mer* a remplacé, uniformément, des figures autrefois dissociées et culturellement marquées. Cf. Nicole Belmont 1999.

J'ajoute enfin à ces éléments de cadrage qu'ils valent pour une perspective d'enseignement / apprentissage du français *langue maternelle*. Par ailleurs, étant intéressée par une étude *développementale* (évolutive, longitudinale), je n'exclus *a priori* aucun stade de la scolarité, des classes de maternelle (entretiens oraux, commentaires d'images) aux études universitaires (les étudiants forment des questionnaires et procèdent eux-mêmes aux enquêtes).

1. Organisation sémantique et formation du concept de *peur*

La perspective choisie est – au moins dans une première approche – *onomasiologique* : ce mode d'approche est celui qui « part du concept pour atteindre les signes linguistiques qui lui correspondent » (article SÉMIASOLOGIE, *Dictionnaire des sciences du langage*, F. Neveu, A. Colin, 2004). Cette approche s'oppose à la sémasiologie qui quant à elle désigne « l'étude des différentes dénominations d'un même concept » (*idem*). Cette dernière optique sera retenue quand il s'agira, dans la seconde partie, d'aborder les noms de *peur* et leurs dérivés pour procéder à une étude sémantique de ce domaine lexical. Pour l'instant, l'onomasiologie, qui en quelque sorte va *du monde aux mots*, prend comme point de départ l'expérience de la peur et comme point d'arrivée sa verbalisation.

L'approche onomasiologique rejoint ce que j'appelle *la topique de la peur* (E1 : p. 4, §1) et qui envisage la formation du sujet psychologique (cognitif et langagier).

Il convient donc de *définir la peur en tant qu'elle est une certaine expérience émotionnelle* (E1 : p. 1). On dira qu'elle consiste en la perception par quelqu'un d'un danger, d'un risque ou d'une menace, qu'elle est *un procès* au cours duquel interviennent trois constituants fondamentaux que nous identifions comme étant *l'émotion* elle-même (ici la *peur*), *la source* de la peur (l'élément extérieur, causatif ou indice, qui *représente* le danger) et *le siège* de l'émotion (le sujet qui éprouve la peur). Ces trois paramètres se manifestent dans les deux structures fondamentales : *Y fait peur à X, X a peur de Y*, cf. E1 : p.1. On aura reconnu X comme étant le siège de la peur et Y la source (du danger ou le danger). J'ajoute à ce schéma que *le contact extérieur / intérieur est un scénario quotidien et que le plus souvent l'effet de surprise qui lui est associé est évalué négativement* (cf. à un familier qu'on n'avait pas vu arriver (surgir ?) : *tu m'as fait peur* ; ou bien : *la peur de faire peur* en entrant quelque part inopinément).

Cf. E1 : p. 4 et annexe : **Topique de la peur**. Hypothèses sur la formation du concept de *peur*, à partir de divers questionnaires de représentations soumis à des publics variés.

Commentaire de la synthèse des figures et scènes de peur : ne surtout pas considérer qu'il y a une « chronologie », *stricto sensu*, et du coup concevoir ce qui est désigné sous le vocable de « étapes » comme des « procédures » de maturation. On sait que l'enfant jeune développe des comportements et verbalise des énoncés de *peur-jugement*⁵.

L'*expérience émotionnelle* de la peur s'étoffe très tôt, sous la double influence des conduites verbales et des pratiques culturelles – notamment narratives et fictionnelles – suivant deux directions qui ne sont pas identiques mais qui s'appuient toutes les deux sur une opération globale d'**évaluation** et que l'on traduira par des formules telles que *ce qui est mauvais pour moi, ce qui menace de me faire du mal, ce que je perçois comme malfaisant*, formules dont il faudra se souvenir pour concevoir *les réseaux associatifs* auxquels *peur* donne lieu (*peur* → danger → douleur → violence → désagrément à éviter, etc.) et dont les unités déclinées ne comportent plus strictement – directement – le « sens » de peur. Cf. E1 : p. 3.

Outre ces procédures d'évaluation, fondatrices des conduites émotionnelles, je décrirai deux voies par lesquelles l'expérience émotionnelle de la peur se construit, posant que la première relève d'une *procédure d'abstraction*, et la seconde d'un processus de *complexification sémiotique*.

⁵ J'ai corrigé dans ce sens la synthèse de E1, c'est pourquoi je la fais à nouveau figurer ici (cf. annexes).

- a) **de la peur-émotion à la peur-jugement** selon une *procédure d'abstraction* : du ressenti effectif, ponctuel et relativement éphémère, provoqué par un élément extérieur à son intériorisation, sa projection sur un danger à venir et qui ne s'incarne plus nécessairement en une figure concrètement et directement menaçante (*j'ai peur de l'orage en général*, indépendamment des circonstances particulières qui laissent ou non présager qu'un orage se prépare). A cet égard, je voudrais signaler que *le cauchemar* relève peut-être d'un mécanisme pour une part inversé, dans la mesure où *la sortie du cauchemar* consiste finalement à passer de l'intérieur à l'extérieur, trajectoire maintes fois exploitée dans la littérature de jeunesse (cf. l'album *Max et les maximonstres*);
- b) **de la peur-émotion à la peur-événement** selon une *procédure de complexification sémiotique*. L'affect de peur donne sens à des éléments qu'on qualifiera de situationnels et qui en tant qu'actants ou circonstants, contribuent à construire *une scène-type de peur*. Deux exemples me paraissent à cet égard emblématiques de cette construction, il s'agit du Petit Chaperon Rouge (PCR) et de Cosette qui se rend à la fontaine pour remplir son seau. Dans les deux cas, nous trouvons la conjonction d'un enfant seul et d'une forêt, à cette différence près que l'un des enfants a très peur (Cosette) et l'autre non (PCR). Dans un cas la menace virtuelle ne se réalise pas, c'est tout le contraire ; dans l'autre cas, la menace est réelle mais n'est pas perçue comme telle par le personnage. Deux récits initiatiques au cours desquels l'enfant doit composer avec ses affects : savoir dominer sa peur pour affronter courageusement ce qui est potentiellement risqué et qui impressionne l'imagination, voire déforme la réalité (Cosette), ou dans l'autre cas apprendre à évaluer sérieusement une situation (PCR, mettre en œuvre le principe de réalité) et renoncer provisoirement au jeu (principe de plaisir). Notons dans les deux cas l'identification du lecteur au personnage, ou plus exactement à la situation potentiellement dangereuse où il se trouve. Pour compléter ce tableau des scènes-types, je mentionnerai Le Petit Poucet et La chèvre de Monsieur Seguin qui, moins que la peur en tant que telle, incarnent le courage (PP qui surmonte sa peur pour le bien de la communauté familiale) ou bien une conduite irréfléchie (l'inconscience de la petite chèvre qui va *au-devant du danger*). On sait que, symbolisée par le PCR, *l'évaluation juste des situations et de leur danger potentiel* est l'un des grands ressorts narratifs des récits d'apprentissage de la littérature enfantine (cf. le conte de Grimm : « Celui qui partit en quête de la peur »).

Les deux voies étant présentées, on est dès lors en mesure de saisir que le concept recouvre deux types de représentation sémantique. Tantôt *peur* se conçoit comme une représentation d'*état*, tantôt *peur* se conçoit comme une représentation d'*événement*⁶. Mais, qu'il s'agisse de la *peur-jugement* (*j'ai peur de l'orage*) ou de la *peur-événement*⁶ (l'enfant, au milieu de la nuit, seule dans la forêt, a *peur* de ce qui pourrait survenir), on note que le concept, sous l'effet d'une procédure d'abstraction ou de complexification, inclut dans sa représentation sémantique la mise en œuvre de deux propriétés, qui interagissent : la *temporalité* et la *causalité*. L'une et l'autre sont par ailleurs marquées par *l'aspect du procès avoir peur* (cf. les notions de *déclenchement* ou *d'inchoativité*, *d'accomplissement*, de *durée* et de *résultat*). On pourrait reformuler ces concepts à l'aide de gloses telles que : *ce qui m'est déjà arrivé et qui m'a fait peur risque de se reproduire, je redoute de faire telle chose parce que je reconnais dans la situation présente les indices d'une situation passée au cours de laquelle j'ai éprouvé une grande peur*, etc.

⁶ La rhétorique classique de la peur (*terreur et pitié*) s'inscrit notamment dans les écarts qui séparent la peur du personnage de celle du spectateur ou du lecteur. Le *topos* semble indiquer que la peur du spectateur est *d'autant plus grande que* l'est aussi le sentiment de pitié pour le personnage et ce qui lui arrive (Médée).

Pour résumer, je dirai que le développement des acquisitions lexicales devra s'appuyer sur la multiplication des conduites verbales qui impliquent des *scènes-types* et des *énoncés de peur*, variant selon les paramètres identifiés (actants et/ou circonstants du procès de *peur*), qui permettent de suivre le développement des procédures d'**abstraction** et de **complexification** et de repérer dans les réalisations verbales les indices de **temporalité**, **causalité** et **aspect**. Enfin, il faudra se souvenir que l'expérience émotionnelle, quelle qu'elle soit, commande des **procédures d'évaluation** (réexamen des situations, valeurs et modalités par lesquelles (ou *que*) le sujet « évalue » : *savoir, pouvoir, devoir, vouloir*).

2. Aperçu en langue du lexique-grammaire de la *peur*

Dans cette seconde partie, j'emprunte cette fois une *perspective sémasiologique*, c'est-à-dire que je m'appuie sur les occurrences lexicales des noms de *peur* et de leurs dérivés pour envisager les réalisations particulières, *en langue et en discours*, des propriétés sémantiques du concept de peur.

En langue, les domaines et les questions qui m'aideront à éclaircir le réseau sémantique des dénominations de la *peur* sont facilement identifiables : ce sont respectivement la synonymie, l'étymologie, la lexicographie et le lexique-grammaire des constructions fondamentales. Cela dit, l'énumération des domaines de l'étude lexicale appelle tout de suite deux observations. La première est qu'il ne faut pas considérer les domaines cités comme hermétiquement séparés. Au contraire, les va et vient de l'un à l'autre sont permanents, et par exemple on concevrait difficilement un travail sur l'étymologie qui ne s'appuie pas sur le dictionnaire, etc. ; il en va de même pour les synonymes et la grammaire des énoncés de *peur*. On voit bien également que d'autres applications que celles que j'ai citées auraient pu (auraient dû) être ajoutées : la *dérivation* morphologique (la formation des adjectifs et des adverbes) et les formes argotiques ou familières des expressions de *peur* (*frousse, trouille, stress, ça craint, j'angoisse*, etc.). La démotivation actuelle d'expressions ressenties comme archaïques⁷ (*avoir les foies blancs, avoir les foies*) mérite d'être vérifiée auprès des élèves. Le suffixe *-ard*, commun à *froussard, pétochard, trouillard*, confirme que les domaines ne sont pas hermétiques (ici, dérivation et argot).

Quant à la deuxième observation elle est plus importante mais elle est aussi plus difficile. Elle a trait aux relations entre les propriétés sémantiques des représentations du concept de peur et les occurrences lexicales qui le manifestent en langue (lexique) et en discours (écrit). Ces relations existent bien entendu, mais il faut se garder de les penser sur le mode d'une homologie univoque. Pour illustrer cette observation, et en même temps souligner la complexité des questions qu'elle implique, je reprendrai l'idée selon laquelle *avoir peur* et *faire peur* s'interprètent comme des procès, l'un, le procès d'état, tendant à une prédication de propriété (*avoir peur de, être peureux*) sans que la prédication d'état soit complètement exclue⁸ (*j'ai eu peur*, localisation temporelle) ; l'autre tendant à une représentation d'événement (*tu m'as fait peur*). Plus généralement, les noms de *peur* sont apparentés aux *noms d'émotions* qui en tant que tels sont peu compatibles avec l'enchaînement des prédicats d'action de *premier plan*. Ils relèvent davantage de ce que l'on nommerait des prédications secondes, complémentaires ou d'arrière-plan. C'est en tout cas la solution que semble dicter la fréquence des collocations **Préposition (avec, de) + Nom de peur**, qui accompagnent des

⁷ Cf. J. Picoche 1986 : 95.

⁸ On peut penser que les catégories sémantiques de *compact, dense et discret* (A. Culioli 1990, 1999), et les propriétés et opérations qu'elle mettent à jour (*frontière, homogénéité, repère, qualité*, etc.) devraient permettre des analyses plus fines d'énoncés tels que *j'ai eu peur – j'ai tout le temps peur qu'il leur arrive quelque chose – tu m'as fait peur*. Mais il me faut admettre la difficulté de telles analyses, auxquelles pour l'instant je trouve plus prudent de renoncer.

verbes d'action, de perception, de mouvement, d'attitude propositionnelle ; par exemple, cet énoncé forgé : *Walter Schnaffs réalisa avec terreur qu'il ne pourrait sortir de son refuge sans être vu, alors même qu'il n'avait rien mangé depuis plusieurs heures et que son estomac lui réclamait quelque chose*. Ceci nous rappelle également que, en discours, « les récits de peur », *stricto sensu*, n'existent pas.

Je voudrais maintenant essayer de caractériser sommairement le problème ou le type de question que soulève chacune des entrées (la synonymie, l'étymologie, le lexique-grammaire, le discours lexicographique).

- **La synonymie** : les N de *peur* offrent traditionnellement un matériau exemplaire pour illustrer le mécanisme de la synonymie. On comprend bien pourquoi. La coexistence dans le lexique français d'une dizaine de noms de *peur* attire l'attention sur ce qui peut bien fonder les ressemblances et les différences entre ces différents lexèmes. Et la simple juxtaposition des lexèmes en question, par exemple sous la forme de ces tableaux où ils apparaissent assortis de leurs dérivés, sollicite une analyse comparative et une activité définitoire. C'est ainsi que le classement de J. Picoche rappelle que l'un des traitements possibles de la synonymie est celui de *l'analyse sémique* (E2. Tableau J. Picoche, 1992 : 130). La décomposition du sens et sa recombinaison en un *archiséme*, qui sélectionne les unités de la série sous l'égide d'un noyau de sens commun, en sont une application. Le critère distinctif de classement du tableau de J. Picoche se fait à partir des prédicats, et de la permutation des *siège* et *source* (*avoir peur de, craindre, redouter / faire peur à, effrayer, terroriser*). Il est une autre application de l'analyse sémique, observable dans un grand nombre de manuels, qui consiste à opérer des sous-classements à partir de ce qu'il est convenu d'appeler *le sème d'intensité*. C'est ainsi par exemple que le manuel de 3^e de la série Dascotte et Obadia (*Le lexique*), dans son 11^e chapitre sur la synonymie, propose de classer par intensité croissante les noms de *frayeur, horreur* et *terreur*. On voit bien ce que les auteurs cherchent à mobiliser chez les élèves qui font l'exercice : les deux extrêmes sont les premiers identifiés, ce sont *frayeur* et *terreur* (la *petite* et la *grande* peur), ne reste alors que le troisième, *horreur*, que l'exercice oblige à considérer comme le terme médian. Charge au reste du chapitre de faire comprendre de quel intérêt, en discours (la synonymie partielle et la commutation possible ou non dans un contexte particulier des unités) ou en langue à partir d'autres séries lexicales (les dénominations d'un autre état émotionnel, la *colère*, par exemple) peut être cette reconnaissance d'un sème d'intensité. L'exercice ne dit pas si *horreur* est ou non un « synonyme » de *peur* et pourtant on peut, on (l'enseignant, en tout premier lieu) doit, se poser la question. Notamment pour des raisons qui tiennent à l'influence de l'anglais et plus précisément d'un auteur dont tout semble indiquer qu'il appelle « horreur » ce que nous appellerions plus volontiers « effroi » ; on aura reconnu Stephen King. Pour tout dire, le traitement de la synonymie des noms de *peur* est à la fois une question centrale et une question difficile. On peut déjà avancer à ce sujet deux hypothèses, l'une plutôt théorique et l'autre didactique. Pour énoncer l'hypothèse théorique, j'emprunterai le titre de Ducrot, *L'argumentation est dans la langue*, pour le pasticher : **le point de vue est dans la langue**. En l'occurrence, et pour être plus explicite, je dirais que **le point de vue sur le procès de peur est dans les unités lexicales qui le désignent**. Autrement dit, le nom *frayeur* par exemple, outre le sens de *peur* (ici considéré comme le *générique* de la série) qu'il partage avec les autres noms de la série des synonymes, le nom *frayeur* donc décrit spécifiquement une certaine *peur*, en orientant l'interprétation du procès, saisi du point de vue de son résultat et sa brièveté. En quelque sorte, en reprenant la topique de la peur, le danger extérieur est perçu comme tel, très momentanément, par le « sujet » pour être

finalement non intériorisé, rejeté, c'est-à-dire *réévalué comme non dangereux* étant donné le résultat du contact (siège de l'émotion et source de l'émotion) ; et ce, en dépit de la violence initiale du danger qui a déclenché l'émotion (son intensité). De même, le lexème *terreur* s'interprète en tant que tel comme une peur intense, durable et collective, dont la source extérieure n'est pas maîtrisable (ni cognitivement ni physiquement) parce qu'elle comporte un paramètre qui n'est pas réductible, l'irrationalité de la menace. Soit que la force menaçante est surhumaine, soit que le danger qu'elle incarne est déclenché à des moments qu'il n'est pas possible de prévoir, soit que les intentions malveillantes de celui ou de ceux qui terrorisent portent la marque d'une cruauté sans égal, soit enfin que le siège humain qui est « victime de la terreur » le devienne d'une façon aléatoire, incompréhensible, etc. Toutes choses qui soulignent le point de vue très violent de l'acte de *terreur*, presque entièrement saisi dans sa phase de préparation (aspect : appréhension du phénomène). Ce point de vue sur le procès de *terreur* lui confère une dimension tragique, fatale (l'épisode de *terreur* est à la fois prévisible et inévitable), d'autant plus intense que le procès s'exerce le plus souvent sur un siège collectif. Les illustrations contemporaines, et tout récemment encore (*terreur dans un train*), semblent confirmer l'analyse. Au plan didactique, mon hypothèse concernant les synonymes de *peur* est très simple : il y a lieu de se méfier d'un traitement de la série des noms de *peur* ; il faut au contraire privilégier un travail qui s'emploiera à spécifier la signification d'un lexème, en identifiant autant qu'on peut le composant sémantique qui structure un point de vue dominant (actualisé) sur le procès. Par exemple, les noms *frayeur* et *terreur* activent l'aspect du procès de deux façons radicalement différentes (brièveté / durée) ; pour *frayeur* c'est le résultat qui oriente le point de vue et fait choisir le lexème (au détriment de *effroi* par exemple) ; pour *terreur* c'est l'inverse : la phase d'attente (l'avant du procès) et d'entrée (fatale, inexorable : le début du procès) fait retenir l'inchoativité comme un facteur de sélection décisif. Une conséquence de ces observations est la vigilance que doit exercer le maître dans son utilisation des tableaux de synthèse ou de comparaison. Vigilance sur trois points : le moment auquel on juge bon d'introduire le tableau (début, fin de séquence ?), l'auteur du tableau et des entrées (maître, élèves, maître et élèves), enfin les verbalisations (commentaire) qui accompagnent l'élaboration du tableau. On veille à ce que le tableau, conçu comme *résultat*, ne dispense pas les élèves des *gloses*, importantes en lexicale et, au-delà, lors de tout travail de comparaison.

- **L'étymologie** : l'étymologie des noms de *peur* présente plusieurs intérêts. Le premier est la reconnaissance d'étymons communs : *effroi* et *frayeur* (fracas, briser) – *peur* et *épouvante* (être battu, frappé) – *angoisse* et *anxiété* (le resserrement) – *effroi* et *inquiétude* comme « perte de » (paix ou repos) – *alarme* et *alerte* (aux armes) – *horreur*, *Crainte* et *terreur* (trembler, frissonner). Le second intérêt réside dans certaines étymologies : la *panique* est celle que provoque le dieu Pan dont l'apparence terrifie les humains mais réjouit tous (*pan*) les dieux⁹. Ou bien l'ambiguïté du nom *appréhension* : prendre, comprendre (intellectuellement), prendre connaissance, et peur de prendre. De même l'ambiguïté de *-phobe* dont l'adjectif grec signifie à la fois *l'attaque* (mettre en fuite) et *la fuite* (être mis en fuite par la crainte). Enfin un certain nombre de ces étymologies rappellent les indices de *somatisation* liés à la peur : frissons, fuite, tremblement, paralysie, gorge serrée, etc. Cet aspect est très précieux, notamment si l'on veut travailler les figures et les **métaphores** (cf. E1, en bas de la page 2).
- **Le lexique-grammaire des noms de peur** : les structures fondamentales, collocations et énoncés effectifs empruntés à des textes divers (élèves, auteurs, etc.) entrent dans cette

⁹ Cf. M. Bompard-Porte 2004 : 242.

sous-partie. J'envisagerai succinctement cette question, tout en précisant que c'est la question qui offre les obstacles les plus importants. Que privilégier¹⁰ comme formes d'énoncés et sur quels critères de justification (linguistiques, didactiques) procéder aux choix nécessaires ? Cf. E1 : p. 2. J'ai classé mes remarques en trois sous-rubriques qui donnent chacune la mesure des difficultés soulevées et rendent impératives la prudence et la modestie du traitement didactique (*les manipulations*) : ces entrées sont l'opposition *langue et discours*, la question des *catégories* sémantiques et/ou syntaxiques (*N et V*) et celle de *l'agentivité*, liée à la causalité (*indice de danger, source du danger, source intentionnelle du danger*).

Langue et discours : Je rappelle que, en langue, la structure fondamentale est envisagée comme une structure *théorique* dans laquelle les actants se voient attribuer des *places* (rôles) *types*. C'est ainsi que le siège de la peur est le *sujet humain* qui éprouve l'émotion de peur et qui occupe la place de sujet dans la construction *avoir peur* et celle d'objet ou de datif dans la construction type *faire peur*. Ce qu'il importe de bien spécifier c'est que ces structures fondamentales ne préjugent en rien de leur réalisation effective dans les discours produits, qu'il s'agisse des discours oraux ou écrits, littéraires ou non. Par exemple des tours spontanés fréquents à l'oral détournent en quelque sorte ces structures canoniques : *ça craint* alors même que le nom *crainte* a subi un recul important, ou les tours pronominaux du type *je me suis fait une sacrée frayeur*, qui présente l'intérêt de combiner le sujet du verbe en position d'agent (*faire*) et de patient ou datif (destinataire de la *frayeur*). Un autre exemple déjà évoqué, celui de la prédication seconde : *il reconnu avec effroi le pas saccadé de ses poursuivants*. Je citerai les tours en *N de peur*, dans lesquels *N* représente un « générique », une « propriété » ou un « effet » de la peur et dont voici les principaux exemples :

- un *épisode* de terreur
- une *scène* de terreur (épouvante, horreur)
- un *sursaut* de peur (frayeur)
- un *mouvement* de peur (frayeur)
- un *sentiment* de peur (effroi, crainte, appréhension, frayeur)
- une *réaction* de peur (effroi)
- une *vision* d'horreur (épouvante)
- un *état* de peur
- un *frisson* de peur (effroi)
- un *instant* de frayeur

Ces collocations caractérisent l'émotion ou l'événement de *peur*, mais elles sont exclues des tours de la peur-jugement. On peut les compléter par des classèmes autonymiques :

- une *espèce de peur* (angoisse, crainte, appréhension)
- une *sorte de peur*
- *comme une peur* (*horreur, *épouvante)
- *ça ressemble à un genre de peur*
- *c'est à peu près comme...*

Cette seconde série en revanche paraît plus compatible avec les *N de peur* apparentés à la *peur-jugement*, qu'elle ne l'est *a priori*, et sous réserve des vérifications nécessaires, avec les noms de *peur-émotion*.

Nom et verbe (adjectif ou adverbe) : *peur / frayeur*. Pour des raisons qui tiennent en partie au sémantisme du concept de *peur*, analysé comme une représentation d'état et une représentation d'événement, la série des noms de *peur* n'est pas homogène et tend à se diviser en deux sous-classes, l'une plutôt nominale (*frayeur*) et l'autre verbale (*peur*).

¹⁰ Le rôle et l'emplacement des expansions (*une peur + bleue*, à faire dresser les cheveux sur la tête, qui devint vite communicative – *une peur intense* – *une grosse peur*, etc.).

Le rôle et l'activité des verbes dérivés ainsi que des verbes supports (*avoir* et *faire*) qui accompagnent le nom sans son déterminant sont également des facteurs qui influencent la dichotomie N / V : *Avoir* très *peur*. *Une grosse frayeur*. L'antéposition de l'adjectif ou la sélection de l'adverbe constitue un petit test distributionnel qui devrait permettre d'en apprendre un peu plus sur ce type de phénomène. De même, l'opposition aspectuelle que l'on relève dans : *Avoir eu peur* / *j'ai peur que*, discrimine l'emploi de *peur* dans sa valeur de nom d'émotion ou de jugement. Certains verbes de *peur* (*craindre*, *appréhender*) sont possibles à l'accompli et à l'inaccompli (*j'ai craint que*, *de* / *je crains que*) mais ils perdent la dichotomie émotion / jugement qui est possible avec *peur*. On note que *frayeur* donne lieu à deux distributions distinctes : *il s'effraye de devoir faire un si long trajet* / *je me suis fait une grosse frayeur*. Notons au même chapitre, des périphrases telles que : *il est terrorisé à l'idée de...* qui ont la propriété de déplacer *terreur* de l'émotion ou de l'événement au jugement (par *subduction*, J. Picoche, 1986).

Agentivité : les procès de *peur*, au même titre que d'autres qui expriment des affects ou des états émotionnels (*honte*, *colère*, etc.), soulèvent la question de l'agentivité. Quelle part de « responsabilité » ou de « contrôle de soi » (ou *perte de contrôle*) peut-on imputer à celui qui éprouve (ou pas) de la peur, à celui qui la « provoque » ? L'*intentionnalité*, la *causativité* et la *causalité* (déclenchement) doivent être associées à cette discussion, de même que les procédures d'*évaluation* et d'*axiologisation* qui s'exercent sur l'un ou l'autre, ou plusieurs, des rôles sémantiques fondamentaux, en l'occurrence le *siège* de la peur (*lâche* ou *courageux* ?), la *source* de la peur (humaine ou non, cf. *semer la terreur*), jusqu'à l'affect de *peur* lui-même (peurs imaginaires, terreurs nocturnes, etc.) qui, étant donné, les phénomènes de somatisation qu'il peut susciter (fuite, pâleur, frissons, etc.), peut s'envisager lui-même comme causatif (déclenchement ou *source de*). Ces questions doivent être mentionnées, mais on en perçoit la complexité. Complexité sémantique tout d'abord (*cause*), complexité syntaxique ensuite où la variété grammaticale des tours causaux, en langue, appelle des analyses plus fines que celles dont on a l'habitude et qui sollicitent entre autres le critère de l'emplacement du groupe dans la phrase ou dans le syntagme verbal (*incidence syntaxique* / *portée sémantique*) :

- de peur que
- de peur de
- de crainte que
- la crainte de / que
- saisi d'effroi, il...
- il recula d'épouvante
- l'angoisse de devoir affronter cette foule lui fit renoncer à...

De peur de et *de peur que* mériteraient un examen de leurs occurrences dans des corpus attestés : le verbe infinitif a pour *agent* implicite, a priori, le siège de *peur*, tandis que *de peur que* permet une dissociation des deux agents. Compte tenu de ce que l'on sait du concept de *peur* (affect, intériorisation) doit-on s'attendre à une fréquence supérieure des constructions avec l'infinitif (*de peur de*) ?

Faire et *de* sont en français deux des éléments les plus représentatifs des constructions diathétiques (*agent* ou causatif / *patient* ou siège) qui supposent un procès de *peur*.

➤ Les discours lexicographiques :

La documentation lexicographique qui figure dans le second exemplier (E2) mérite notre attention, dans la mesure où elle donne un échantillon conséquent de *l'histoire conceptuelle, idéologique, linguistique et lexicographique* des noms de *peur*.

Je voudrais tout d'abord préciser que l'obligation de devoir sélectionner quelques documents parmi beaucoup d'autres possibles ne doit pas faire oublier les documents qui ne figurent pas

dans l'échantillon retenu ; je cite donc pour mémoire les sources suivantes, qui n'offriraient pas moins d'intérêt :

- Comparaison diachronique de plusieurs éditions d'un même titre de dictionnaire : les éditions successives du *Larousse*, du *Dictionnaire de l'Académie Française* et du *Petit Robert*
- *Le Robert historique : anxiété et angoisse*. Les deux noms sont anciens (XI^e-XII^e), mais le premier est plus vite attesté dans sa valeur « médicale » (psychologie) avec le sens de *oppression, suffocation*.
- Les dictionnaires de synonymes dont nous disposons aujourd'hui.
- Les entrées *horreur, horrible, affres, affreux* dans les dictionnaires cités.
- L'entrée ALARME, TERREUR, EFFROI, FRAYEUR, ÉPOUVANTE, CRAINTE, PEUR, APPRÉHENSION. *Syn.* « Termes qui désignent tous les mouvements de l'âme occasionnés par l'apparence ou la vue du danger. », *Grammaire et littérature, d'après l'Encyclopédie 1782*, Volume 1.
- L'édition citée (1802) du *Dictionnaire universel des synonymes de la langue française* donne par ailleurs, sous les n°43, 59, 60 et 1085 les regroupements suivants : « Affreux, Horrible, Effroyable, Epouvantable » (43), « Alarme, Terreur, Effroi, Frayeur, Epouvante, Crainte, Peur, Appréhension » (59), « Alarmé, Effrayé, Epouvanté » (60) et « Terreur, Epouvante, Effroi, Frayeur » (1085).

En annexe, je joins les articles 59, 60, et 1085, qui doivent être comparés à l'article 279 de l'exemplaire distribué et qui s'inspirent pour une part des extraits de l'*Encyclopédie*.

E2 : 1782 Du Marsais, 1802 Girard et Roubaud, 1870 Lafaye

La longueur respective des articles, de même que leurs dates et le titre des ouvrages desquels ils sont extraits, est un indice des buts qu'ils poursuivent. Je me contente d'observations succinctes, reprenant les articles dans l'ordre chronologique en m'efforçant de souligner à la fois la spécificité de chacun et les redites de l'un à l'autre. L'évolution du rapport *définition / exemple* est sans doute le phénomène le plus remarquable.

- **1782** : *Grammaire et Littérature, d'après l'Encyclopédie*. **PEUR, FRAYEUR, TERREUR. Synonym.**

La brièveté de l'article et le but du dictionnaire permettent de repérer aisément la structure et les procédés. Trois noms-entrées seulement sont sélectionnés et signalés comme synonymes. Cf. par ailleurs l'entrée « Alarme, Terreur, etc. » (*supra*).

On notera principalement les points suivants :

- Les génériques : *appréhension* et *crainte*.
- La mention *expressions* pour désigner les noms-entrées, qui s'oppose à *termes* quand la série est plus longue et comporte les génériques (*supra*). La spécificité, peut-être ressentie comme moins abstraite, oriente le choix de ce lexème (*expression*) vers une acception qui se rapproche des occurrences de discours (*expression > qui exprime*). Le lexème grammatical *terme* aurait l'effet inverse (description métalexicalement *en langue* de la série complète des synonymes).
- L'inspiration antique et guerrière des exemples choisis : cf. les noms propres.

- **1802** : *Dictionnaire universel des synonymes de la langue française*.

L'extrait, plus long, est composé de deux articles successifs, le premier porte sur les verbes et le second sur les noms. L'édition, explicitement présentée comme un dictionnaire de synonymes, introduit les dérivés (les verbes et quelques adjectifs), les étymologies (Roubaud) ; en revanche l'édition fait disparaître les exemples particuliers développés à partir des exploits guerriers des empereurs au profit d'énoncés généraux (*le commun des hommes*)

et « civils », et de jugements de valeur (d'inspiration philosophique ou religieuse) nettement plus marqués sur les qualités morales. Les intentions éthiques (cf. l'opposition *aversion pour le mal / désir pour le bien*, puis l'opposition *courage / faiblesse*) sont renforcées par l'adresse directe (*vous*) dans la partie étymologique rédigée par Roubaud et procèdent par classement : un certain nombre de catégories humaines (dans l'ordre : *on, le commun des hommes, les épicuriens, les gens d'honneur, un auteur, les femmes* par opposition aux *hommes, le lâche, l'homme craintif, le plus brave, un homme, le peuple crédule, les enfants et les femmes*) sont décrites comme ayant ou n'ayant pas peur pour être successivement rapportées aux objets-sources qui déclenchent la peur.

La série des sources possibles de *peur*, combinées aux sous-classes humaines, complète les énoncés d'exemples rédigés, de manière à édifier les jugements de valeur successifs ; les objets-sources de *peur* sont tour à tour (*dans*) *l'idée que le mal peut arriver, l'idée que le bien peut manquer, l'idée que l'adversaire est supérieur (un sentiment d'estime pour l'adversaire), l'idée qu'il y a du danger, l'incertitude du succès, la défiance des forces, les peintures de l'imagination, la mort, la douleur, l'infamie, le jugement du public, tout, rien, celui qui menace l'homme craintif, le danger, les effets du tonnerre, que la fièvre ne revienne au malade, la mort ou son image (ce squelette au nez camard, à la tranchante faulx), les esprits, Dieu*. L'article s'achève sur des expressions de peur-jugement : *peur de vous incommoder, peur de vous déplaire*, qui traduisent le fait que la peur est « une exagération des sens ».

L'appariement des sièges particuliers des noms de *peur* et des sources de *peur* justifie le choix de tel lexème dans la série des synonymes. Un seul exemple : *les épicuriens craignent la douleur*.

Les articles de 1802 se démarquent de l'édition de 1782 surtout par les exemples présentés. La dimension morale y est accentuée et les sources gréco-latines et guerrières ont disparu : les traces d'évaluation constituent explicitement le principe de sélection du lexème à utiliser.

Par ailleurs, la macrostructure est devenue plus systématique.

Le premier article s'ouvre sur une différenciation des actants qui occupent la position de sujet grammatical ; le siège (*on*) est d'abord évoqué, permettant l'expansion descriptive de ce qu'il éprouve ; ensuite, le sujet du verbe est la source ou la cause, et les prédicats sont causatifs (*faire craindre, faire appréhender, faire redouter, faire avoir peur*). La définition de 1802 (verbes) mérite d'être rapportée à celle de 1782 (N, « expressions »), dans la mesure où l'emprunt est facile à détecter ; ce qui du coup rend plus perceptibles les essais de structuration lexicographique :

1802 :

On *crain*t par un mouvement d'aversion pour le mal, dans l'idée qu'il peut arriver.
On *appréhende*, par un mouvement de désir pour le bien, dans l'idée qu'il peut manquer. On *redoute*, par un sentiment d'estime pour l'adversaire, dans l'idée qu'il est supérieur. On *a peur*, par **un faible d'esprit pour le soin de sa conservation, dans l'idée qu'il y a du danger**.

1782 :

La *Peur* est souvent **un faible de la machine pour le soin de sa conservation, dans l'idée qu'il y a du péril**. La *frayeur* est une épouvante plus grande et plus frappante.
La *terreur* est une passion accablante de l'âme, causée par la présence réelle ou par l'idée très forte d'un très grand péril.

Reste à mentionner la localisation de l'affect de peur, saisi comme le siège (les effets de la peur) et comme la source (explicative) : âme (*affection de, passion*), imagination (*troubles*), esprit (à remarquer : un *faible d'esprit* pour signifier *une faiblesse de l'esprit*), sens (*erreur des*), et pour finir la machine (1782) et ce *soin de sa conservation*.

Trouble, affection, excitation, faiblesse, erreur (des sens, de l'imagination, de l'âme ou de l'esprit) portent en germe les développements ultérieurs de la psychologie clinique qui donneront des lexèmes nouveaux : *angoisse, anxiété, phobie* et *stress* (cf. E2 : article *angoisse*, dernière page).

□ **1870 : Dictionnaire des synonymes de la langue française, B. Lafaye**

Sensiblement différent des deux articles précédents, plus complexe également.

Le travail lexicographique y est manifeste : longueur, systématisme du classement, intention métalinguistique (identification par exemple du terme générique), recherche d'une définition générale et commune avant de procéder aux distinctions, introduction systématique de citations, etc. Ces observations ne font qu'illustrer le dessein lexicographique de Lafaye, projet qui est par ailleurs longuement et savamment justifié dans l'introduction que l'on peut considérer comme un véritable traité moderne sur la synonymie.

L'article de B. Lafaye mérite une lecture très attentive et une analyse qui dépasse mon propos. En l'occurrence, il conviendrait de comparer l'article avec ceux qui le précèdent mais aussi et surtout avec ceux qui lui sont contemporains ou qui le suivront (*Littré, Larousse, Robert*). Je me contente ici d'énumérer un certain nombre de conclusions dont on peut tirer profit dans un contexte didactique, qui sont sur deux versants : le premier concerne les noms de *peur* eux-mêmes et leurs dérivés, et le second, le discours lexicographique entendu comme texte *rédigé* et usant d'un mode rédactionnel où se combinent la description métalinguistique et des procédures qui relèvent davantage de la paraphrase et de l'épilinguistique.

- **la dissociation peur-jugement et peur-émotion**, les classèmes et les procédures de généralisation qui l'autorisent dans la rédaction métalexicale : *cependant ce mot (crainte) se distingue, ainsi que appréhension, de tous ses autres synonymes, en ce que d'ordinaire il n'exprime de l'idée commune que la partie intellectuelle, une vue de l'esprit, et non pas, comme tous les autres, un état passionné, un trouble de l'âme.*
- **L'atténuation du jugement moral disqualifiant, au profit d'une recherche plus savante (psychologie de la peur)** : *Avoir peur exprime une émotion violente et subite causée par l'idée qu'il y a du danger, un danger présent et pressant qui menace notre conservation. C'est une marque de faiblesse.* On comparera avec le paradigme des synonymes de Beauzée, dont Lafaye s'inspire et duquel en même temps il s'écarte, prenant le parti de dissocier plus nettement les synonymes : *On craint par un mouvement d'aversion pour le mal, dans l'idée qu'il peut arriver. On appréhende par un mouvement de désir pour le bien, dans l'idée qu'il peut manquer. On redoute par un sentiment d'estime pour l'adversaire, dans l'idée qu'il est supérieur. On a peur par un faible d'esprit pour le soin de sa conservation, dans l'idée qu'il y a du danger.* La peur en 1802 est dévolue aux personnes faibles chez qui le soin de leur conservation déforme la perception des choses (erreur des sens). La différence la plus remarquable réside sans doute dans l'introduction du classème **émotion** chez Lafaye.
- le terme **générique** est *crainte* (premier de la série des entrées et explicitement nommé sous ce vocable métalinguistique de *générique*), qui tend à supplanter *appréhension*, mais ce n'est pas encore le nom *peur*.
- certaines collocations sont soumises à un traitement lexicographique (énumération des sources de *peur*) qui souligne **la systématisme de l'organisation** : *la crainte de Dieu, des lois, de l'opinion, de nos parents, d'un supérieur, d'un ennemi témoigne seulement que nous éprouvons pour eux, du respect, de l'estime, de la soumission, sans trouble, sans aucun mouvement passionné.*
- le traitement en série des exemples d'emploi (**paradigme** des contextes) : cf. *redouter* par exemple. Soit il s'agit des collocations attendues, soit d'une série de citations.

- la *psychologie des enfants*, évoquée, est devenue une application spécifique, un objet, ou un domaine, de connaissance : les enfants ont « rarement peur du tonnerre », « ont peur des masques », « chantent la nuit pour dominer leur peur ».
- les **modalités** : probable / possible. *La crainte a pour objet un mal ou un danger probable et l'appréhension un mal ou un danger possible.*
- les **antonymes** : « la crainte est l'opposé de l'espérance ».
- **l'introduction systématique des citations** : traitement par une **glose rédactionnelle** qui revient sur l'exemple et le généralise. Il en va de même avec les commentaires étymologiques.
- le rédacteur est énonciativement marqué à de multiples reprises : il assume son propos définitionnel et les intentions explicatives (différenciatives) de sa rédaction.

Les indications qui précèdent doivent être lues comme des pistes d'analyse à approfondir lors de la consultation du dictionnaire de Lafaye. On peut les prolonger à l'aide de l'article cité de l'article PEUR du dictionnaire de J. Picoche. Le but est dans les deux cas de proposer des modèles rédactionnels de production lexicographique qui semblent opérants et qui ont surtout l'intérêt de nous aider à faire comprendre à des élèves ce que sous-entendent les sigles et symboles des dictionnaires modernes quand ils s'économisent ces gloses et ces passages du particulier au général, de l'exemple à la définition, etc.

➤ Retour sur l'enquête lexicographique portant sur *frayeur*

On trouvera en annexe le dépouillement des réponses obtenues.

Je voudrais revenir aux raisons qui m'ont déterminée à proposer l'exercice et à choisir le nom *frayeur* et pas un autre. Je ne reviens pas sur la raison exposée en préambule, sinon pour rappeler que le savoir faire procédural (ici, lexicographique) est d'autant plus disponible que le contenu référentiel est connu (expérience de l'émotion à définir et des expressions verbales qui en rendent compte) et rendu accessible par l'existence des synonymes. Dès lors que le lien s'établit facilement entre nom à définir, exemple et expression courante, l'activité demandée ne doit pas poser de problème particulier. Je note toutefois que mes informateurs oraux sans exception ont marqué un net temps d'arrêt avant de produire la définition demandée.

Pourquoi avoir choisi le nom *frayeur* ?

Au-delà des locuteurs singuliers sollicités pour l'enquête, le sondage informe, pour un public considéré, sur la situation actuelle du nom *frayeur* dans les usages contemporains.

Usage contemporains, des points de vue suivants :

- la signification du vocable, notamment par rapport à celle de ses synonymes
- le sentiment (ou pas) d'une concurrence entre *frayeur* et *effroi*
- les collocations en usage : *se faire une frayeur* (oral et familier), *un sursaut de frayeur*
- le nom par rapport à ses dérivés (*effrayer*, *effrayé*, *effrayant*)

Cet instantané recueilli sur les usages permet par ailleurs de s'interroger sur l'évolution possible du nom *frayeur*. En l'occurrence, je cherchais à vérifier l'instabilité actuelle de son « sème d'intensité ». Pour une large majorité, *frayeur* désigne une *peur intense* ; mais pour quelques-uns (cinq personnes) la *frayeur* est une *peur légère*, une *petite peur*. Ce que la collocation *adj. + frayeur* semble admettre : *je me suis fait une grosse / une petite frayeur*.

Les informateurs oraux que j'avais consultés à Metz m'avaient laissée perplexe ; sur quatre personnes interrogées, une dit « peur violente, très forte », une autre dit « grosse peur mais qui ne dure pas », une troisième ne se prononce pas sur le sème d'intensité et une quatrième dit nettement « petite peur ». Les dictionnaires n'aident pas à trancher ; pour *Le Petit Robert* la *frayeur* est une peur vive, tandis que l'édition du *Larousse 2004* fait silence sur l'intensité et se contente d'indiquer que la *frayeur* est « une peur soudaine et passagère », reprenant

d'ailleurs ce que dit le *Grand Larousse de la Langue Française* (« effroi soudain et passager causé par un danger réel ou supposé »). Tout semble indiquer que l'intensité fait l'objet d'une évaluation différente selon qu'on l'associe de façon privilégiée à tel ou tel noyau de sens :

- peur *soudaine* + danger *réel* → grosse peur, peur *intense* ou violente
- peur *passagère* + danger *imaginaire* → peur *légère*, sans gravité, qui disparaît vite.

La propriété de soudaineté (*l'effet de surprise*) caractérise le contact extérieur / intérieur (le surgissement inopiné, inattendu, cf. les exemples du corpus dans plusieurs définitions : 3, 5, 6, *imprévu* > *désagréable*) ; le caractère de brièveté (*peur passagère, non durable*) dénote la durée de l'émotion elle-même, tout en impliquant la durée du contact du point de vue de sa « dangerosité initiale » ; enfin la propriété d'intensité, comme j'ai essayé de le montrer à l'aide de mes petites formules, résulte de l'estimation conjuguée du danger et/ou du désagrément (les conséquences potentielles de la « mauvaise surprise » : cf. les exemples 14, 15, 30, 33 et 35), ce même si la *frayeur* ne peut pas être prospective (**je m'effrayerai de, *une frayeur à venir*) et doit rester dans l'accompli (cf. plus haut ce que je propose sur **le point de vue**).

Le point peut-être important est que l'évolution de la signification de *frayeur*, si l'hypothèse se confirme, doit prendre acte d'une conjonction de phénomènes explicatifs et non d'un seul. A cet égard, on relira avec attention dans le corpus de *frayeur* la définition 10 (et son emploi de *subreptice*) ainsi que 13 qui manifeste **une procédure de paraphrase** : (*surprenant* > *auquel on ne s'attend pas*), 21 (*envahissante* > *qui déstabilise* > *qui laisse émerger nos peurs*), **une procédure d'abstraction** (7 : *bornée*, 9 : « *instantanée* » où les guillemets sont d'origine), ou bien celles qui s'appuient sur **une périphrase** : 12 et 15 (*brève, non durable* > *qui ne s'inscrit pas dans la durée, qui s'estompe assez vite*).

Cet aperçu des procédures définitionnelles¹¹ dans un contexte de production réclament toute notre attention dans la mesure où elles permettent d'identifier et d'analyser **un processus**, d'y localiser et décrire *l'engendrement de la forme finale, juste ou erronée* de même que, c'est au moins aussi important que le résultat lui-même, le degré de conscience ou de contrôle que le producteur exerce sur la définition produite et l'évaluation qu'il en fait (cf. les guillemets auto-critiques de 9).

Pour illustrer l'engendrement d'une forme erronée, je voudrais reprendre la production de *subreptice* dans la définition 10 (cf. annexe) et tenter de l'analyser; tout d'abord sans l'aide du dictionnaire :

- faire quelque chose sans qu'on s'en aperçoive,
- faire quelque chose sans en avoir l'air,
- qui surprend,
- **effet de surprise**

Puis à l'aide du *Petit Robert*, qui donne pour **SUBREPTICE** la définition suivante :

(clandestin, ramper dessous) 1. Qu'on a obtenu illicitement par un faux exposé, en **surprenant** la bonne foi de l'autorité sollicitée. 2. Qui est obtenu, qui se fait, par surprise, à l'insu de quelqu'un et contre sa volonté. => Caché, clandestin, furtif, sournois, souterrain.

Pour **SUBREPTICEMENT** : **par surprise**, sans bruit. D'une manière dissimulée, furtive. => Clandestinement. En cachette, en douce.

Ce rapide examen fait apparaître à la fois le sème commun à *frayeur* et *subreptice* (surprise) et en même temps le point sur lequel cette définition (*subreptice* pour définir *frayeur*) est erronée : *le point de vue de la source* et l'intentionnalité (vouloir faire en cachant qu'on fait) qui lui est prêtée par l'emploi de *subreptice* / *le point de vue du siège* qui ne voit pas ce qu'on lui cache et qui n'en perçoit que les effets (*l'effet de surprise*).

¹¹ que l'on complètera par la lecture de l'article de Sylvie Plane, 2005.

3. Propositions didactiques : développement des capacités sémantico-lexicales dans le cadre d'une *topique de la peur* (réception et production des récits de *peur*)

Essayons à présent d'interroger les développements qui précèdent, **dans le but de faire des noms de *peur* un objet didactique**. Quels objectifs de développement langagier et d'acquisitions lexicales est-on en mesure de formuler ? Quels rapports *textes (lus, à produire) / faits de langue* mettre en œuvre pour développer les apprentissages souhaités ?

Une remarque bibliographique préalable : la référence aux **travaux de Jacqueline Picoche**¹². Il suffit de se reporter aux références bibliographiques de l'auteur pour remarquer que celles-ci couvrent l'intégralité des sous-domaines qui nous intéressent, à savoir : les structures sémantiques du lexique, la didactique du vocabulaire et l'activité lexicographique.

Tout d'abord, je synthétise les observations précédentes, afin de dégager les points forts de la structuration du champ sémantique et de clarifier une perspective d'enseignement.

- Le **procès de peur** est une *représentation d'état* (localisation temporelle, catégorie générale des émotions) qui est marquée par sa **dualité causative**, laquelle peut s'explicitier ou se paraphraser sous la forme d'une diathèse (*est provoqué par, est déclenché par / qui suscite, qui déclenche telle réaction*). La dualité causative de l'état de *peur* se convertit en une *propriété* évaluée négativement de deux façons : a) la *peur* comme attribut permanent est négatif d'un point de vue axiologique : *être peureux, lâche* ; b) le ressenti de *peur* est désagréable, *c'est l'idée ou l'impression d'un mal* (danger possible). D'autre part, la dualité causative de l'état (intérieurisé) de *peur* est un facteur explicatif de la **dichotomie aspectuelle peur-émotion (résultat de) / peur-jugement (à l'origine de)** ; la peur-jugement, qui procède d'une *subduction*¹³, consiste, chez le sujet cognitif, en la construction d'une attitude mentale consciente qui est prospective, anticipant sur un danger à venir, par exemple : *j'ai peur que ça recommence*.
- Le **nom peur** est aujourd'hui considéré comme le nom *générique* parce qu'il concentre virtuellement toutes ces valeurs.
- La **sélection d'un lexème de nom de peur**, ou la sélection d'un énoncé-occurrence, est une *sélection de point de vue sur le procès*, qui retient et actualise tel aspect, privilégiant telle valeur sémantique.
- La **topique de la peur** (les expériences *émotionnelles et verbales* de chacun, universalité et précocité de l'affect) semble autoriser un traitement longitudinal (formation du concept et sa maturation) et culturel (sémiotique présente et

¹² On trouvera ces références à la fin du présent travail ; signalons pour mémoire que J. Picoche a également travaillé les questions de vocabulaire dans une perspective diachronique et littéraire.

¹³ Cf. J. Picoche 1986. La saisie du sémantisme est « précoce » et le contenu signifié, ou *l'effet de sens produit*, « abstrait », « vague », « pauvre ». Pour notre propos, retenons *abstrait*, dans son sens littéral : *qui s'abstrait*.

ancienne de la peur), qui s'appuie sur le contenu émotionnel et sur les formes (ici, surtout¹⁴) langagières de son expression, en langue et en discours.

J'en viens aux **compétences visées et aux objectifs d'enseignement-apprentissage**.

Une perspective large me fait d'abord poser que nous pouvons chercher à entraîner, chez tous les élèves, quel que soit leur âge et leurs ressources lexicales, leurs **capacités d'analyse** ; il s'agit en l'espèce de développer, *épilinguistiquement*, des conduites verbales qui opèrent par *décomposition sémantique* de l'émotion décrite (identifier les actants et les circonstances du procès de peur).

Cette *conduite verbale d'analyse* vise un niveau de maîtrise qui, nécessairement, implique la formation d'un jugement ou d'une conscience *métalinguistique*. Cette dernière est notamment marquée par des emprunts terminologiques à la métalangue (par exemple, un *synonyme*), mais elle est préalablement *induite, guidée (étayée), par des activités langagières qui mettent les élèves en position d'observer la langue et de contrôler les emplois et les formes langagières dont ils ont besoin pour satisfaire l'activité*. La production d'un exemple et d'une définition entre dans la famille de ces activités de contrôle des emplois¹⁵.

Ces activités de contrôle des emplois – formes et significations – impliquent le plus souvent, chez le rédacteur, un niveau (réflexif ou méta-) de **commentaire**, puisqu'il s'agit de produire un discours d'orientation lexicographique, qui décrit l'emploi d'un lexème et prescrit, référentiellement et/ou linguistiquement, sa valeur d'emploi. Ces opérations de commentaire sont respectivement la **glose** (le commentaire de citation), la **paraphrase** ou la **reformulation** (*autrement dit, c'est-à-dire*), les unes et les autres utilisant les procédures de la **périphrase** (*frayeur : une sorte de peur*).

Je récapitule :

- des conduites verbales d'analyse : entre épilinguistique et métalinguistique
- savoir faire à développer : observer et contrôler une forme langagière
- exemple de production contrôlée : rapport définition / exemple
- niveau réflexif conscient : métalangue (nécessite un objet langagier)
- niveau langagier, préconscient, impliqué par la métalangue : capacité (locutoire) à dire
- opérations rédactionnelles engagées : glose, paraphrase, reformulation
- procédure centrale : périphrase définitionnelle
- rapport sens référentiel / valeur linguistique du signe (unité lexicale : forme et emploi)
- modèles disponibles : productions d'experts et dictionnaires

Aux deux extrêmes d'un scénario développemental du langage, on situera d'un côté le *langagier* dans sa dimension pragmatique élémentaire (situation, but de communication, acte de discours en contexte, etc.), et de l'autre, l'*épi-* et le *méta-langagier*, qui atteignent leur seuil de développement supérieur quand le contrôle réflexif des formes et des significations atteste par ailleurs d'une bonne maîtrise – via les réalisations effectives – des unités choisies, des structures et des niveaux d'analyse (exemple/définition, général/particulier, décentrement du locuteur, citation/glose, etc.). Ce que l'on peut schématiser ainsi :

¹⁴ On n'oubliera pas d'autres ouvertures possibles en sémiotique de l'image ou éthologie des émotions.

¹⁵ Ici, on se reporte avec profit aux exemples produits par les experts (cf. annexe) : une majorité d'entre eux **combine**, en un seul énoncé, l'exemple d'une frayeur *ressentie* à celui d'une frayeur nommée, *dite* (l'emploi du N). Par exemple : (15) *Hier je me suis fait une grosse frayeur, j'ai cru que j'avais oublié mes clés*. Étant donné la consigne de l'exercice (donner un exemple de frayeur), il n'y a aucune raison de considérer que les exemples qui ne manifestent pas cette intention de combiner la double entrée, soient inférieurs en qualité (« moins bons »).

<i>Langagier</i>	<i>Épilangagier</i>	<i>Métalangagier</i>
Production spontanée	Production langagière provoquée	Analyse ou commentaire de production langagière

J'illustrerai ce schéma à l'aide des exemples suivants :

- i) **Le langagier** : quelqu'un, en situation de pouvoir le faire, raconte qu'il s'est fait une frayeur en croyant avoir oublié ses clés.
- ii) **L'épilangagier** : un élève, en situation scolaire, dans le cadre de l'enseignement du français, conçoit, invente, produit, une « scène de terreur ». Il est invité à le faire dans le cadre d'une situation de travail qui comporte plusieurs questions touchant à *la terreur comme notion* et qui lui demande entre autres de produire un texte succinct qui s'y rapporte. Le questionnaire demande également de produire des énoncés qui utilisent le nom *peur*.
- iii) **De l'épilangagier au métalangagier** : tous les élèves de la classe ayant répondu au questionnaire de représentations (ci-dessus, « l'épilangagier ») sont soumis à une activité de comparaison et de classement des réponses produites. Ils doivent repérer et identifier les constituants du scénario-type de *peur* et procéder à une première estimation des points communs et des divergences.
- iv) **Le métalangagier** : un lexicographe (Lafaye) recueille, classe et commente une série d'occurrences, d'exemples, de définitions et de citations qui se rapportent aux noms de *peur* et à leurs dérivés, s'employant à dissocier ou rapprocher les effets de sens des différents lexèmes. Une tâche lexicographique est possible en classe, mais ni les buts, ni les compétences, ni les connaissances de l'apprenti ne sont comparables avec le travail complexe que se donne le lexicographe ou l'expert.

La démarche de travail didactique que j'ai imaginée et partiellement conduite s'appuie sur trois aspects ou domaines distincts et donne lieu à des activités différentes :

- A. Evaluation diagnostique et hypothèse générale : questionnaire de représentations initiales dont le dépouillement aboutit au document « topique de la peur », qui figure en annexe. Perspective onomasiologique qui part de l'idée que l'émotion de peur est par nature synthétique, globale, connue (reconnaissable) et marquante (pour soi et observable chez d'autres) et que l'observation des énoncés qui la verbalisent est susceptible de développer des capacités langagières qui affinent le point de vue sur l'affect et sur sa mise en mots.
- B. Activités à dominante épilinguistique : observation, comparaison, repérage des actants et des circonstants de la topique de peur, à travers des textes d'élèves et d'auteurs. La commutation de synonymes dans des énoncés forgés simples entre dans cette famille d'activités. L'aptitude à justifier le choix effectué ou le jugement de recevabilité relève d'un seuil de difficulté supérieure.
- C. Activités métalinguistiques : les énoncés de *peur*, en langue, lexique-grammaire. On peut considérer que la comparaison de définitions ou d'unités lexicales ainsi que le commentaire de citation ou de définition constituent les activités les plus complexes, réclamant le degré de maîtrise le plus élevé. Exemples de gloses comparatives : *peur* et *terreur* ; *frayeur* et *terreur* ; *frayeur* et *effroi*. Le choix des paires nominales varie selon le public concerné.
- D. Sémiotique des récits de peur : réception de récits fictionnels (Zweig, Bierce, Poe) ; savoir dissocier la peur du personnage et celle du lecteur ; production de fictions narratives qui relèvent du genre fantastique ; *génétique du texte* (auteur et élève) : localiser les traces de la réécriture dans un texte d'auteur et discuter leurs liens (ou non) avec la topique de peur (Maupassant, les trois versions du *Horla*) ; réécrire partiellement un récit à l'aide d'une consigne de travail qui

associe *peur* et métaphore ou qui contrôle les réseaux associatifs (douleur, horreur, violence). Remarque sur les écarts entre langue et discours : les effets de peur (rhétorique) et la quasi-absence du lexème. Le dépouillement systématique d'un texte (presse, nouvelle) permet de discuter la difficulté du soulignement mécanique (par exemple, la scène-type de Cosette).

E. Socio-culture de la peur chez les adolescents : ambivalence du *jeu-plaisir* et de la *peur*, à travers des pratiques culturelles collectives (cinéma gore, films d'horreur, films d'épouvante, séries TV, jeux de rôle, sports extrêmes, etc.). Langue : Les amalgames, réseaux associatifs et métaphores (y compris argotiques : la trouille, la colique, cf. l'absence de contrôle) : à quel moment peut-on juger que le noyau de sens de peur disparaît de tel tour analysé ? Ex : *Quelle horreur, ce N ! (ce monde, ces copies, cet assemblage de couleurs, ce film)*.

Langue : objectifs de contrôle, maîtrise et acquisition progressive de tours moins fréquents

- Vérifier l'intuition lexicale des élèves : justesse dénotative et emploi du lexème.
- S'appuyer sur les *pratiques d'experts* : cf les hésitations conscientes, la recherche de la meilleure adéquation possible définition / exemple, le recours conscient à une *macrostructure* (l'organisation du discours lexicographique, y compris dans ses moyens typographiques, sa planification interne et ses redites nécessaires : procédure méta-lexicale et étapes du travail). L'auto-évaluation de l'accommodation réciproque entre l'exemple et la définition.
- Analyser les *erreurs lexicales commises* : le plus souvent tiennent aux *collocations* (un mauvais choix d'expansion) et aux *amalgames par association*.

Un exemple d'activité didactique sur le lexique de la peur

Le tableau (cf. E1 : p. 1) que j'avais élaboré¹⁶ avec l'intention de le soumettre à des élèves de collège et de lycée et que j'avais à cet effet « vidé » de quelques occurrences (des cases alors laissées vides) ; j'avais imaginé un questionnaire portant sur le rendement lexical (ou la *systématicité*) des noms de *peur* (par exemple, justifier la ligne grisée > fonction et particularités du *générique*), sur le caractère incomplet des dérivations et l'engendrement des adverbes. Ce tableau peut être conservé et utilisé, au moins comme *base* de travail didactique, à condition de se souvenir des risques qu'il comporte. Le risque réside dans le fait d'*enfermer* ainsi des lexèmes et de les priver d'une *dynamique d'énoncé* où la sélection d'un nom de *peur* demeure ouverte aux influences du cotexte et de ses combinaisons.

Champ sémantique de la peur : les noms de peur

N de peur	Verbes	Adjectifs (a)	Adjectifs (b)	Adjectifs (c)	Adverbes
Angoisse	<i>angoisser</i>	angoissant	angoissé		avec angoisse
Anxiété		anxiogène	anxieux		anxieusement
Appréhension	appréhender				avec appréhension
Crainte	craindre		craintif		craintivement avec crainte
Effroi	s'effrayer <i>effrayer</i>	effrayant	effrayé	effroyable	effroyablement avec effroi
Epouvante	<i>épouvanter</i>		épouvanté	épouvantable	épouvantablement
Frayeur	s'effrayer <i>effrayer</i>	effrayant	effrayé		
Hantise	<i>hanter</i>				

¹⁶ Ignorant alors l'existence, ou l'ayant oubliée, de celui de J. Picoche !

Horreur	<i>avoir horreur</i> <i>faire horreur</i>	horrifiant	horrifié	horrible	avec horreur horriblement
Inquiétude	<i>s'inquiéter</i> <i>inquiéter</i>	inquiétant	inquiet		avec inquiétude
Panique	<i>paniquer</i>	paniquant	paniqué		
Peur	avoir peur faire peur		peureux apeuré		peureusement
Phobie			-phobique	-phobe	
	redouter			redoutable	redoutablement
Répulsion	<i>repousser</i>	repoussant	répulsif		
Stress	stresser	stressant	stressé		
Terreur	<i>terroriser</i>	terrorisant	terrorisé	terrible	terriblement
	<i>terrifier</i>	terrifiant	terrifié		

Remarques : L'entrée choisie est celle des **noms**, ce qui n'est pas sans conséquence sur les unités retenues ; une seule n'est pas dotée d'un nom, c'est le verbe *redouter*. De même, c'est l'entrée nominale qui incite à faire figurer *hantise*, *horreur* et *répulsion*, dont le rapprochement avec *peur* ne présente plus le caractère direct de synonymie des autres entrées. Quant aux adjectifs, ils sont répartis en trois colonnes pour vérifier la productivité des suffixes : les adjectifs en *-ant* (adjectifs a) donnent une propriété active de la source de peur (*un bruit effrayant*), les adjectifs où domine le suffixe en *-é* (adjectifs b) qualifient le patient ou le siège de *peur* et ne peuvent porter que sur des entités humaines (tout ou partie : *un regard effrayé*), les adjectifs de la dernière colonne sont les quelques dérivés en *-ble* (adjectifs c) qui décrivent des peurs *potentielles* et/ou des sources *factitives*. On relève par ailleurs que **terreur** donne lieu à **deux verbes** dérivés, *terrifier* et *terroriser*. Ces deux verbes sous la forme de leurs suffixes (*-ifier/-iser*), ajoutent à l'opposition **agent (sujet, source) / patient (objet, siège)** une opposition **d'aspect (début et déroulement du procès de transformation, -ifier / résultat, -iser)**. L'opposition actif / passif est par ailleurs présente dans les suffixes des adjectifs (*-ant / -é*), ce qui d'une certaine façon crée des « doublons » ou fait perdre la valeur des suffixes ; en théorie cependant, *terrifiant* (H±), *terrifié* (H⁺), *terrorisant* (H±), *terrorisé* (H⁺) et *terrible* coexistent en langue, et leur différence sémantique également.

On peut imaginer des questions qui conduisent les élèves aux premières sous-classes des « sortes » de peur et que l'on complètera à la fois par le tableau de J. Picoche et par le répertoire des structures fondamentales dont le tableau peut donner une idée (E1 : p. 2) :

Verbes de peur : structures fondamentales

	Structure 1 <i>Avoir peur</i>	Structure 2 <i>Faire peur</i>	Tour pronominal <i>S'inquiéter</i>	<i>Saisir Envahir</i> <i>S'emparer de</i>
Sujet syntaxique	Siège de la peur	Cause (source) de peur	Tour subjectif Siège de la peur	Nom de peur
Objet syntaxique	Construction indirecte <i>De</i> : origine, source	Construction directe	Construction indirecte <i>De</i>	Siège de la peur ou pc (partie du corps)
Datif		<i>A qqun</i> : datif		

Remarques :

La **structure 1** peut être analysée d'abord comme *résultative*, au sens où elle part du *sujet qui éprouve la peur* : elle donne le point de vue du siège humain qui fait **l'expérience de l'émotion de peur**. Les verbes qui entrent dans cette structure sont : *avoir peur (de/que)*, *appréhender – craindre – redouter*, auxquels nous ajoutons *avoir horreur de/que* pour lequel nous notons que le complément n'est pas facultatif. Mais il faut bien voir que les verbes d'attitude qui construisent la **peur-jugement** sont évidemment dans cette première catégorie, pour finalement en contaminer le sens (*la peur du chômage*). Le sujet syntaxique est le sujet cognitif de celui qui se projette dans une situation qu'il *juge* dangereuse.

La **structure 2** est *causative*, dans la mesure où elle donne en sujet syntaxique le point de vue de l'objet menaçant qui *déclenche ou provoque la peur*. Entrent dans cette structure les verbes *faire peur à*, *effrayer – épouvanter – terrifier*, *terroriser – paniquer* et *faire horreur à*. Les verbes qui relèvent de cette seconde

structure sont dans les emplois effectifs assez rares ; on leur préfère souvent les adjectifs dérivés, eux très fréquents, ou bien le tour pronominal dont il est question dans la troisième colonne.

Le **tour pronominal** est intéressant dans la mesure où il fait passer certains verbes de la structure 2 à la structure 1 : *s'effrayer de – s'inquiéter de – s'épouvanter*.

Quant à la dernière colonne du tableau, celle dans laquelle figurent les verbes qui acceptent un nom de *peur* comme sujet syntaxique et le nom du siège de l'affect (ou d'une partie de son corps, *regard, esprit, visage, gorge*) comme objet. La série est ouverte dans la mesure où on y rencontre les emplois figurés de verbes de mouvement ou d'action assez spécifiques qui sont souvent des variantes de *prendre*, avec les deux valeurs possibles du complément (*prendre un objet, s'en emparer ; prendre un territoire, l'investir comme le ferait une vague ou une lame de fond*) : *s'emparer de – submerger – saisir – envahir – engloutir – tétaniser – paralyser – serrer – nouer*, etc. Souvent sous leur forme adjectivée, ces **emplois figurés** servent notamment aux constructions détachées.

On remarquera enfin que le **verbe paniquer** s'inscrit dans les deux structures 1 et 2 (*les étudiants paniquent à l'approche des examens ; les examens paniquent les étudiants*) et qu'il entre à ce titre dans la série des verbes dits *symétriques*.

Conclusion

Enrichissement lexical ou complexification cognitive et sémantique des scénarios et des concepts, de leurs procédures et de leurs relations ?

Synonymie et variété stylistique ou actualisation, par l'énoncé, de tel paramètre sémantique, et réalisation via l'occurrence lexicale de tel point de vue sur le procès ?

Annexes

Topique de la peur : synthèse sur les figures et les scènes (peur / danger)

On relève sous les six points, les caractérisants topiques d'une « agression, menace ». Ce point est important et il explique que la peur se présente comme « valeur émotionnelle ajoutée à un procès principal ». Sous chaque point, sont énumérés les différents éléments relevés dans les réponses comme attributs (« accessoires ») du rôle menaçant ou comme propriété inhérente d'une scène de menace.

Je n'ai procédé à aucun calcul statistique des réponses : je voulais ainsi éviter l'écueil d'une synthèse trop définitive, qui affiche des ambitions d'exactitude chiffrée qu'elle n'a jamais eues. En revanche, j'ai essayé, scrupuleusement, d'intégrer, qualitativement, toutes les réponses obtenues même celles qui paraissaient de prime abord quelque peu saugrenues ou au moins assez marginales (les guêpes).

Retenons surtout de cette tentative de synthèse qu'elle renseigne sur **l'élaboration progressive (évaluation, abstraction, complexification) du concept de peur**, qui s'abstrait des conditions singulières de la menace et de son incarnation (figures). C'est ce que j'ai voulu signaler en opposant un *il-peur* (extériorité du danger) à un *je-peur* (intérieurité). De 1 à 6 la synthèse relève les procédures de maturation de *peur* et offre une base de travail à réexploiter. On cherchera à vérifier ou infirmer ces éléments qui aident à comprendre *la formation du concept de peur* d'un point de vue longitudinal. Mais il faudra, c'est presque plus urgent, élaborer un nouveau protocole qui explore mieux qu'on ne l'a fait lors des enquêtes, *les conduites verbales afférentes aux expériences de peur*.

– TOPIQUE DE LA PEUR –

FIGURATION DES SOURCES, SCÈNES ET OBJETS DE PEUR : MATURATION, ÉVALUATION FORMATION DES PROCÉDURES D'ABSTRACTION ET DE COMPLEXIFICATION

Personnes d'âge différent (de 4-5 ans à 80 ans et plus). Sont énumérées des formes topiques, *des plus figurées aux plus abstraites*. De la *peur-émotion (danger extérieur, ce qui fait peur)* à la peur construite et mentale (*peur-jugement*, peur intérieure, anticipation d'un danger potentiel : *peur que*) ; passage médiatisé par la scène de peur,

la *peur-événement*. Cf. Cosette dans la forêt symbolise les trois dimensions : *peur-événement* (aller à la fontaine, seule et de nuit), *peur-émotion* (la forêt), *peur-jugement* (représentation anticipée de la Thénardier).

Les résultats qui suivent peuvent se lire comme **les trois grandes procédures de maturation de la peur** (mais en aucun cas, ne doivent s'interpréter comme l'établissement d'une chronologie par « étapes ») ; l'enfant très tôt développe des conduites qui relèvent du « stade » C :

- A. **il-peur** : le danger extérieur incarné, la peur-émotion (point 1)
 - B. **la peur-événement** : représentation d'une scène, fictive, de peur et de ses agents et attributs les plus effrayants. Valeur symbolique des éléments et des somatisations associées. (points 2, 3 et 4)
 - C. **Je-peur** : la peur intérieure, mentale, prospective (séparation, perte et mort). (points 5 et 6)
1. **Les figures de peur**, telles qu'elles sont nommées le plus couramment par des enfants : figures et animaux repoussants qui incarnent *le danger et/ou le dégoût*. *Figures singulières identifiées comme repoussantes* (un requin, un serpent, le masque de citrouille de Halloween, une araignée, un hamster mort). La menace est étrange ou étrangère, et symbolise un danger, un risque d'agression physique.
 - les vampires et les chauves-souris (les guêpes)
 - les ogres et les sorcières
 - les loups et les requins
 - les rats, les serpents et les araignées
 2. **Les scènes et situations de peur** : un ressenti phobogène (les éléments). **L'air**: élément dominant de la topique de peur. Cf. **la respiration** : l'air (l'atmosphère) symbolise peut-être le contact entre l'extérieur et l'intérieur : cf. noyade, asphyxie, étouffement et sentiment d'étranglement (angoisse)
 - la noyade (l'eau)
 - l'asphyxie (le manque d'air)
 - la chute (le vide)
 - l'enfermement associé à la nuit (une pièce ou une forêt) sous deux aspects : a) l'enfermement *par l'extérieur* (l'obscurité, ne plus pouvoir/savoir avancer ou sortir) ou b) l'enfermement *de l'intérieur* (mouvement entravé, paralysie, entrave du contrôle de soi).
Le noir : obscurcissement extérieur et intérieur.
 - un cataclysme naturel : tremblement de terre et incendie (la terre et le feu)
 - l'agression physique (l'*autre*, l'*adversaire* : l'intrusion d'un inconnu, *le masque*)
 - la perte d'intégrité : la *transformation* de soi (être l'objet, à son insu, d'une métamorphose)
 3. **Scènes d'effroi et indices de rupture** : intrusion menaçante dans le monde ordinaire et quotidien. *Inquiétude, effroi* : (étymologie) *perte de la tranquillité*. Rupture brutale et imprévue avec l'univers quotidien et les familiers. Elaboration du décor de la scène (univers sonore et visuel). *Les signaux*.
 - divers signaux sonores : bruits de pas, bruits insolites
 - le noir / la lumière : obscurité soudaine ou lumière brutale, inexplicquée
 - le surgissement d'une présence inexplicquée (animale ou humaine), perçue comme potentiellement agressive
 4. **Les attributs menaçants** et la perte de l'intégrité physique
 - le couteau
 - la tronçonneuse
 - le sang (par métonymie : les effets de la menace et du *il*-menaçant)
 5. Peur : **dégoût, douleur, souffrance** (de la douleur physique à la souffrance morale)
 - la perte de l'intégrité physique : morsure, avalement, découpage, métamorphose
 - l'agression sexuelle (viol, accompagné ou non de torture) : *le psychopathe*
 - la solitude
 - la mort
 6. La peur comme **angoisse de séparation**
 - la *perte de soi* (intégrité) : intrusion menaçante, souffrance et *division*
 - la *perte des autres* : rupture, *séparation*, mort des proches.

Dictionnaire universel des synonymes de la langue française, 1802, deuxième édition (très fortement inspiré de l'Encyclopédie, reprise quasi-littérale, d'ailleurs mentionnée)

59. Alarme, Terreur, Effroi, Frayeur, Epouvante, Crainte, Peur, Appréhension

Termes qui désignent tous les mouvements de l'âme, occasionnés par l'apparence ou la vue du danger.

L'*alarme* naît de l'approche inattendue d'un danger apparent ou réel, qu'on croyait d'abord éloigné.

La *terreur* naît de la présence d'un événement ou d'un phénomène que nous regardons comme le pronostic et l'avant-coureur d'une grande catastrophe. La *terreur* suppose une vue moins distincte du *danger* que l'*alarme*, et laisse plus de jeu à l'imagination, dont le prestige ordinaire est de grossir les objets. Aussi l'*alarme* fait-elle courir à la défense, et la *terreur* fait-elle jeter les armes. L'*alarme* semble encore plus intime que la *terreur* : les cris nous *alarment*, les spectacles nous impriment de la *terreur* ; on porte la *terreur* dans l'esprit, et l'*alarme* au cœur.

L'*effroi* et la *terreur* naissent l'un et l'autre d'un grand danger : mais la *terreur* peut être panique, et l'*effroi* ne l'est jamais. Il semble que l'*effroi* soit dans les organes, et que la *terreur* soit dans l'âme. La *terreur* a saisi les esprits ; les sens sont glacés d'*effroi* : un prodige répand la *terreur*, la tempête glace d'*effroi*.

La *frayeur* naît ordinairement d'un danger apparent et subit : vous m'avez fait *frayeur*. Mais on peut être *alarmé* sur le compte d'un autre ; et la *frayeur* nous regarde toujours en personne : si l'on a dit à quelqu'un, le danger que vous alliez courir m'*effrayoit* ; on s'est mis alors à sa place. La *frayeur* suppose un danger plus subit que l'*effroi* ; plus voisin que l'*alarme*, moins grand que la *terreur*.

L'*épouvante* a son idée particulière : elle naît, je crois, de la vue des difficultés à surmonter pour réussir, et de la vue des suites terribles d'un mauvais succès. (Encycl. I.227.) Le projet de la fameuse conjuration contre la république de Venise, aurait *épouventé* tout autre que le marquis de Bédemar, dont le génie puissant planoit au-dessus de toutes les difficultés.

La *crainte* naît de ce que l'on connaît la supériorité de la cause qui doit décider de l'événement. La *peur* vient d'un amour excessif de sa propre conservation, et de ce que, connaissant, ou croyant connaître la supériorité de la cause qui doit décider de l'événement, on est convaincu qu'elle se décidera pour le mal. On *craint* un méchant homme ; on a *peur* d'une bête farouche. Il est juste de *craindre* Dieu, parce que c'est reconnaître sa supériorité infinie en tout genre, et avouer notre faiblesse : mais en avoir *peur*, c'est en quelque sorte blasphémer ; parce que c'est méconnaître celui de ses attributs, dont il semble lui-même se glorifier le plus, sa bonté toujours miséricordieuse.

L'*appréhension* est une inquiétude qui naît simplement de l'incertitude de l'avenir, et qui voit le même degré de possibilité au bien et au mal (B.)

L'*alarme* naît de ce qu'on apprend ; l'*effroi*, de ce qu'on voit ; la *terreur*, de ce qu'on imagine ; la *frayeur*, de ce qui surprend ; l'*épouvante* de ce qu'on présume ; la *crainte*, de ce qu'on sait ; la *peur*, de l'opinion qu'on a ; et l'*appréhension*, de ce qu'on attend.

La présence subite de l'ennemi donne l'*alarme* ; la vue du combat cause l'*effroi* ; l'égalité des armes tient dans l'*appréhension* ; la perte de la bataille répand la *terreur* ; les suites jettent l'*épouvante* parmi les peuples et dans les provinces : chacun *craint* pour soi ; la vue du soldat fait *frayeur* ; on a *peur* de son ombre (Encycl. Ibid.)

60. Alarmé, Effrayé, Epouventé

Ces mots désignent en général l'état actuel d'une personne qui craint, et qui témoigne sa crainte par des signes extérieurs. *Epouventé* est plus fort qu'*Effrayé*, et celui-ci qu'*Alarmé*.

On est *alarmé* d'un danger qu'on craint ; *effrayé* d'un danger passé qu'on a couru sans s'en apercevoir ; *épouventé* d'un danger pressant.

L'*alarme* produit des efforts pour éviter le mal dont on est menacé : l'*effroi* se borne à un sentiment vif et passager : l'*épouvante* est plus durable, et ôte presque toujours la réflexion. (Encycl. V. 412)

1085. Terreur, Epouvante, Effroi, Frayeur

Tous ces mots indiquent une *grande peur*. La peur (*pavor*) dit Cicéron, est un trouble qui met l'âme hors de son assiette : si l'âme est fortement frappée de l'horreur d'un danger, dit Varron, c'est la *peur*. La *peur* est une *crainte* violente. Le mot *crainte* répond au latin *timor*. La *crainte* est un trouble causé par la considération d'un mal prochain.

Il semble que l'effet propre de la *terreur*, soit de faire *trembler* : *trem* est l'expression naturelle du mouvement imprimé par la *terreur*.

Epouvante, est le latin *expaventia*, *paventia*, dérivé de *pavor*. L'*épouvante* est une *peur* grande et durable ; car la terminaison latine *entia*, désigne la durée, la persévérance. La grandeur de ce genre de *peur* est non-seulement

dans son intensité ou sa force, mais encore dans son étendue ou la multitude des objets qu'elle embrasse ; car l'*épouvante* regarde sur-tout (mais non pas uniquement) le nombre, la foule, une armée ; un peuple. La raison en est que la *peur*, quand elle s'empare de la foule, devient en effet *épouvante* ; chacun alors a sa peur et la peur des autres.

La *frayeur* n'exprime qu'un frisson, un mouvement qui n'est pas fait pour durer. L'*effroi* est un état durable de *frayeur*, et par conséquent une *frayeur* plus grande, plus profonde, plus puissante.

La *terreur* est une violente peur, qui, causée par la présence ou par l'annonce d'un objet redoutable, abat le courage et jette le corps dans un tremblement universel. L'*épouvante* est une grande peur, qui, causée par un objet ou un appareil extraordinaire, donne les signes de l'étonnement et de l'aversion, et, par la grandeur du trouble qui l'accompagne, ne permet pas la délibération. L'*effroi* est une peur extrême, qui, causée par un objet horrible, jette dans un état funeste, et renverse également les sens et l'esprit. La *frayeur* est un violent accès de peur, qui, causée par l'impression subite d'un objet surprenant, fait frissonner le corps, et trouble toutes les pensées. (R.)

Enquête sur FRAYEUR. L'exemple figure en italique. Les réponses sont sommairement classées par « types » :

De 1 à 5 figurent les réponses estimées « marginales » par rapport au type dominant des réponses obtenues.

De 6 à 16, deux (au moins) expansions pour spécifier le générique PEUR. Ces expansions sont respectivement l'adjectif (lui-même expansé ou non), la relative, ou le complément du Nom

De 17 à 20, une seule expansion pour qualifier le générique PEUR

De 21 à 29, le générique n'est pas ou pas seulement PEUR : SENTIMENT DE, ÉTAT DE, etc.

De 30 à 32, l'intensité est donnée comme faible

De 33 à 36, réponses recueillies téléphoniquement (à Metz), auprès d'informateurs adultes et experts.

Quand d'autres N de peur sont sollicités, ils figurent en gras.

1. Je ne fraye pas avec la peur.
2. Effrayer : avoir très peur ou faire très peur. *Il était effrayé de ses résultats au bac.*
3. Frayeur : un cauchemar. *Il y a un alligator sous mon lit.*
4. Chair de poule, non ! peur profonde et subite souvent... *J'imagine un accident en conduisant !!*
5. Ce qui saisit ou donne envie de fuir. *Un bruit imprévu la nuit dans un bois.*

PEUR + DEUX EXPANSIONS AU MOINS

6. Peur forte (entre la **peur** et l'**effroi**) et soudaine (liée à un effet de surprise). *Il sursauta et eut un mouvement de frayeur en entendant soudain un grand bruit derrière lui.*
7. Grande peur subite ou bornée. *Un état de peur. *Un état de frayeur.*
8. Peur intense, non rationnelle. *Chuter du balcon.*
9. Grande peur « instantanée ». *BOUM !!!*
10. Peur subreptice mais intense. *Etre effrayé par des ombres, des bruits.*
11. Grosse peur d'une durée limitée. *J'ai eu une frayeur en allumant : une ombre m'est apparue...*
12. Peur soudaine qui ne s'inscrit pas dans la durée. *Quand elle s'aperçut de la disparition du document, elle eut une frayeur.*
13. Grande peur qui provient d'un événement surprenant auquel on ne s'attend pas. *Une grande frayeur s'empara de la jeune fille qui venait d'identifier l'individu marchant dans le couloir.*
14. Une peur vive, assez soudaine. Une peur « prenante », assez forte. *Le matin si le réveil n'a pas sonné et que l'on a un train à prendre.*
15. Peur qui survient à la suite d'un choc sonore ou visuel (parfois imaginaire) et qui s'estompe assez vite. *Hier je me suis fait une grosse frayeur : j'ai cru que j'avais perdu mes clés.*
16. Grande peur susceptible de faire dresser les cheveux sur la tête. *Devant cette apparition inexpliquée, la frayeur envahit tout son être et glaça son sang.*

PEUR + UNE SEULE EXPANSION

17. Très grande peur. *il a eu la frayeur de sa vie.*

18. Grande peur. *L'individu qui avait surgi devant lui était si monstrueux qu'il avait éprouvé une grande frayeur.*
19. Une très grande peur. *A la vue du fantôme, une frayeur l'envahit.*
20. Peur extrême. *Ils sont restés pétrifiés de frayeur. « Morte de **terreur** ».*

NOMS GÉNÉRIQUES

21. **Emotion** envahissante, subite, non maîtrisable qui déstabilise, laisse émerger nos peurs.
22. **Sentiment** intense, paralysant, dû à un événement extérieur. *Intrusion dans mon domicile.*
23. **Sentiment** éprouvé lors de la rencontre, réelle ou imaginée, avec des objets, des situations, considérés comme menaçants. *En apercevant une ombre ~~dans la glace~~ j'ai été prise de frayeur.*
24. **Sentiment de** peur intense. *Sa frayeur augmenta lorsqu'elle aperçut une silhouette sombre qui gardait l'extrémité de la rue.*
25. Le **sentiment de crainte** et de peur, qui ébranle l'équilibre de sa personne par rapport au monde vers un bouleversement. *Frayeur d'une agression.*
26. Peur extrême, momentanée. **Émotion** liée à une sensation désagréable. *Ce qui met en cause mon intégrité physique. Peur d'une chute dans le vide. Peur d'être attaquée physiquement (rapport au corps). Peur d'avoir mal.*
27. **Idée de** peur → effrayé. Effet de la peur. *Je me suis fait une grosse frayeur.*
28. **Etat de** peur extrême. *Il fut saisi d'une frayeur terrible en apercevant son propre visage.*
29. **Sentiment de** très forte **inquiétude** devant un objet extérieur ou une situation. *J'ai la frayeur des salles obscures.*

PETITE PEUR

30. Petite peur due à la surprise. *Je me suis fait une frayeur cette nuit : j'avais cru que j'avais oublié de fermer la porte.*
31. Peur légère. *Tu m'as fait une frayeur !*
32. Degré de peur légère, entre **appréhension** et **crainte**, survenue en général à la suite d'un événement (ce qui la différencie car elle est rarement un état).

INFORMATEURS MESSINS : RÉPONSES ORALES

33. Petite peur. *Hier je me suis fait une frayeur, j'ai cru que j'allais louper mon virage. J'ai vraiment eu les jetons.*
34. Peur intense et brève.
35. Grosse peur mais qui ne dure pas. *Pendant quelques heures je me suis vu ayant attrapé le sida.*
36. Etat de peur. Sans gravité. Peur plutôt légère.

Classement sommaire des réponses recueillies

a) les définitions

- *peur* : générique unique de la définition
- *peur* : accompagné d'autres noms, générique ou synonymes
- *peur* : absent de la définition
- expansion du spécifieur : deux adjectifs dont l'un antéposé
- expansion du spécifieur : deux adjectifs postposés
- relative présente dans l'expansion
- expansion autre que l'adj. ou la relative

	<i>Peur</i> , seul générique	<i>Peur</i> accompagné d'autres N <u>générique</u> : <i>sentiment de peur</i> <u>synonyme</u> : entre la <i>peur</i> et l'effroi	<i>Peur</i> absent de la définition Générique et synonyme : <i>Sentiment</i> de très forte <i>inquiétude</i>
Deux adj., dont l'un antéposé <i>Grande peur subite</i>	7, 9, 11, 13, 16, 17, 19		

Deux adj. postposés <i>Peur subite et intense</i>	8, 10, 14, 34	6, 21, 22, 26	
Un seul adj. : l'intensif peut être dans le modifieur <i>Très grande peur</i>	17, 18, 19, 20, 31, 33, 36	24, 25, 28	29
Adj. expansé <i>Dû à</i> <i>Liée à</i> <i>Susceptible de</i> <i>Survenue lors de</i>	16	6, 22, 30, 32	23
Relative dans l'expansion <i>Qui ne dure pas</i> <i>Qui provient de</i> <i>Qui a tel effet</i>	12, 13, 15, 35	21, 25	
Expansion autre	11	36	29
Pas d'expansion		27	

Remarques :

- Certaines réponses sont enregistrées en plusieurs endroits
- Les réponses les plus fréquentes représentent en général les solutions les plus économiques (cases grisées)
- Contenu sémantique des expansions de l'Adj. ou du N : cause/effet, périphrase de durée

b) les exemples

- Les exemples d'emploi, occurrences du nom *frayeur* : 7, 17, 20, 27, 31
- Les exemples du ressenti de frayeur : 8, 10, 14, 22, 25, 26, 29, 35
- Emploi du nom *frayeur* illustré par un exemple de frayeur éprouvée (solution la plus fréquente) : 6, 11, 12, 13, 15, 16, 18, 23, 24, 28, 30, 33

Bibliographie

- Baldinger, K., 1984, *Vers une sémantique moderne*, Paris, Klincksieck.
- Belmont, N., 1999, *Comment on fait peur aux enfants*, Paris, Mercure de France.
- Bernicot, J., 1992, *Les actes de langage chez l'enfant*, Paris, PUF.
- Bompard-Porte, M., 2004, *De l'angoisse, Psychanalyse des peurs individuelles et collectives*, Paris, Armand Colin.
- Bramaud du Boucheron, G., 1981, *La mémoire sémantique de l'enfant*, Paris, PUF.
- Calaque, E., David, J., eds, 2004, *Didactique du lexique*, Bruxelles, Duculot.
- Chevallier, G., 1935, *La peur*, Livre de poche.
- Colletta, J.-M., Tcherkassof, A., 2003, *Les émotions, Cognition, langage et développement*, Liège, Mardaga.
- Colletta, J.-M., 2004, *Le développement de la parole chez l'enfant âgé de 6 à 11 ans*, Liège, Mardaga.
- Collignon, L., Glatigny, M., 1978, *Les dictionnaires, initiation à la lexicographie*, Paris, CEDIC.
- Culioli, A., 1990-1999, *Pour une linguistique de l'énonciation (T. 1 : Opérations et représentations, T. 2 : Formalisation et opérations de repérage, T. 3 : Domaine notionnel)*, Paris, Ophrys.

- Dascotte, R., Obadia, M., Glatigny, M. Collignon, L., 1976, *Grammaire 3^e Les chemins de l'expression, le lexique*, Paris, Hachette.
- Delumeau, J., 1978, *La peur en Occident*, Paris, Fayard.
- Gombert, J.-É., 1990, *Le développement métalinguistique*, Paris, PUF.
- Kail, M., Fayol, M., éd., 2000, *L'acquisition du langage, Volume 1 : Le langage en émergence, De la naissance à trois ans ; Volume 2 : Le langage en développement, Au-delà de trois ans*, Paris, PUF.
- Karmiloff, K., Karmiloff-Smith, A., 2003, *Comment les enfants entrent dans le langage*, Paris, Retz.
- Laparra, M., 2005, Capacités langagières en production non fictionnelle, *Pratiques n°125-126*.
- Lefebvre, G., 1932, *La grande peur de 1789*, Paris, Armand Colin.
- Le Ny, J.-F., 1979, *La sémantique psychologique*, Paris, PUF.
- Lidil n°21*, juin 2000, Calaque, E., Grossmann, F., éd., « Enseignement / apprentissage du lexique », Grenoble.
- Livet, P., 2002, *Emotions et rationalité morale*, Paris, PUF.
- Maupassant, « Le Horla », « l'horreur », « La peur », « L'auberge ».
- Noizet, G., 1980, *De la perception à la compréhension du langage*, Paris, PUF.
- Oléron, P., 1979, *L'enfant et l'acquisition du langage*, Paris, PUF.
- Picoche, J., 1986, *Structures sémantiques du lexique français*, Paris, Nathan.
- _____ 1992, *Précis de lexicologie française, L'étude et l'enseignement du vocabulaire*, Paris, Nathan.
- _____ 1993, *Didactique du vocabulaire français*, Paris, Nathan.
- Picoche, J., Rolland, C., 2002, *Dictionnaire du français usuel*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- Plane, S., 2005, Les activités définitionnelles au service des apprentissages lexicaux, *Pratiques n°125-126*.
- Zlotowicz, M., 1978, *Les cauchemars de l'enfant*, Paris, PUF.